

Une idée unique se dégage lumineusement de ces nouveaux poèmes, celle d'une communion panthéiste avec l'âme du monde. A vrai dire, la conception moniste de l'univers était déjà impliquée dans la définition même de la poésie symboliste. La poésie, selon la jeune école, consiste essentiellement à noter les correspondances secrètes entre l'âme et le monde extérieur, à faire disparaître — de peur de verser dans l'allégorie — toute distinction entre les apparences matérielles et leur signification idéale, à exprimer simultanément l'âme et les choses. Qu'est-ce à dire — à moins qu'on ne se paie de mots — sinon que les choses sont autant d'émotions en puissance, que notre vision des choses est la vie même de notre esprit, qu'elles sont en nous, qu'elles sont nous? Mais cette pénétration de l'âme et des objets environnants est purement sentimentale chez la plupart des symbolistes. La nature dans laquelle ils rêvent de se fondre et de se résoudre, n'est pas la nature vivante et réelle, éclairée par la franche et saine lumière du plein jour: ce n'est autre chose que le déroulement des images vaporeuses et fantasques qui s'estompent dans les brumes de leur âme. Le soleil les gêne et les effarouche; ils lui préfèrent la pénombre crépusculaire des bois et l'éclat amorti de la lune qui jette sur tous les objets des lueurs fantastiques. C'était la disposition d'âme de Verhaeren à l'époque où il composait les *Soirs*, et ici le titre même est significatif. Les tableaux nocturnes se prêtent mieux aux métamor-